

LA CRITIQUE DE L'IDEE DE PROGRES

DANS LA PHILOSOPHIE DE MICHEL SERRES

Patrick RÖDEL

Se proposer de faire une conférence sur la critique du progrès chez Michel Serres peut passer pour un paradoxe, voire une provocation. Tant est répandue l'idée de l'optimisme presque naïf de Michel Serres. Je n'ai jamais cru, pour ma part, que cette idée était fondée.

Mais répandue par qui ?

Par des journalistes qui ont tôt fait d'accoler au nom de quelqu'un d'une certaine notoriété une épithète homérique, sans aller jusqu'à vérifier, en lisant les textes, le bien fondé de ce jugement.

Par des universitaires, et c'est plus grave dans la mesure où l'on est en droit d'attendre d'eux une certaine honnêteté intellectuelle, qui pardonnent peu à Michel Serres d'avoir un succès auquel ils ne sont jamais parvenus et qui cherchent à tout prix à le déconsidérer tout en pillant son œuvre dès qu'ils le peuvent.

Le mal s'est accentué avec la parution de *Petite Poucette* où l'on a voulu voir une apologie d'internet et un hymne sans nuance à l'avenir radieux qui s'offrait aux jeunes générations. Elles avaient à portée de main, on dirait à portée de pouce, tout le savoir disponible et la possibilité d'être immédiatement connectées à n'importe quel autre point du monde. Il était facile d'objecter que Petite Poucette (et Petit Poucet aussi!) passait plus de temps sur son iPhone à regarder des séries débiles ou des vidéos douteuses qu'à y chercher des connaissances précises et vérifiées. Je reviendrai sur ce point.

Pour pouvoir étayer ma thèse, je vais devoir montrer quels jugements Michel Serres porte sur les philosophies de l'histoire qui l'ont précédé (notamment celle de Hegel), je vais devoir m'interroger sur la conception du temps qui sous-tend toute la philosophie de Michel Serres et repérer dans son œuvre les passages dans lesquels il s'oppose résolument à l'idéologie du progrès telle qu'elle a pu se développer dans nos sociétés, depuis les Lumières, certes, mais, surtout, depuis le XIX^{ème} siècle et le développement sans limites du capitalisme financier.

Par quoi j'espère échapper à ces jugements à l'emporte pièces qui défigurent l'oeuvre d'un des penseurs les plus originaux et les plus complexes de ces dernières années. Et je m'appuierai sur ce passage de Pierre Bourdieu dans *Anthropologie économique*, Cours au Collège de France (1992-1993) : « *L'alternative optimisme/pessimisme, c'est le jugement le plus facile qu'on puisse porter sur un penseur : quand on ne sait pas lire ce qu'il y a dans une œuvre, on peut toujours dire que c'est bien ou mal ou que c'est optimiste ou pessimiste... C'est pourquoi beaucoup de jugements mondains de nos jours, journalistiques, sur les oeuvres sont de ce type, ce qui est le degré zéro de l'évaluation.* »

Un petit rappel sémantique, pour commencer : « progrès » vient du latin « progredior », aller en avant, s'avancer, lui-même dérivé de « gradior », marcher, s'avancer. Le préfixe « pro » insiste sur l'idée d'en avant. Je me suis étonné des sens du mot « gradus », le pas, évidemment, mais aussi la position, la posture du combattant qui se tient de pied ferme devant l'assaut de l'ennemi ; plus concrètement « gradus », c'est le degré, le gradin – disposition spatiale verticale et non plus horizontale ; dimension que confirment les autres sens de « gradus » comme degré, comme échelle, mais d'un ensemble ordonné et limité, rang social, échelle des magistratures etc. Autant dire qu'à l'origine, celui qui marche va d'un point à un autre, pardon de ce truisme, l'avancée est individuelle et non pas collective, la progression dit une progressivité qui est nécessairement limitée.

Pas de philosophie de l'histoire, donc, dans cette antiquité gréco-latine pour laquelle la circularité l'emporte sur la poursuite indéfinie d'une trajectoire. C'est la pensée hébraïque qui introduit l'idée d'une histoire, c'est-à-dire d'un cheminement orienté depuis l'origine vers une fin des temps, (vision eschatologique). Les Hé-

breux ne cessent de relire le parcours qui a été le leur depuis l'esclavage en Egypte, le passage de la Mer Rouge, la traversée du désert jusqu'à l'entrée en Terre promise. Le christianisme se coule dans cette vision eschatologique de l'évolution humaine.

Il faudra attendre Hegel pour que la réflexion philosophique s'empare de ce thème de l'histoire et lui donne toute sa portée. Nous en sommes encore largement tributaires. L'expérience récente de la Révolution française, de la domination napoléonienne convainquent Hegel que le plein épanouissement de l'esprit humain ne pourra être atteint que par une série d'épreuves – il en dessine les principales étapes, de la conscience immédiate à la conscience de soi, de la conscience de soi à l'esprit, de l'esprit à l'Esprit absolu – je simplifie à outrance - et voit dans ce qu'il appelle le travail du négatif, c'est-à-dire la souffrance, le combat, la mort le ressort même de la progression de l'histoire. Le développement de l'histoire est dit dialectique, les termes opposés se rejoignent dans une unité supérieure, laquelle, à son tour, sera opposée à son contraire etc. Jusqu'au terme même de l'histoire. L'histoire est donc la marche en avant de l'humanité tout entière orientée vers son aboutissement qui est l'accomplissement de l'essence de l'homme enfin réconciliée avec elle-même, - Savoir absolu, Esprit absolu. L'exemple le plus connu est celui qui ouvre la série, la lutte entre le maître et l'esclave pour la reconnaissance, l'esclave est celui qui n'ayant rien à perdre met sa vie en jeu, le maître recule devant le risque de la mort, l'esclave devient le maître du maître et le maître l'esclave de l'esclave.

Marx, quant à lui, a remis la théorie hégélienne sur pied en lui donnant pour base l'analyse du mode de production économique, des forces productives et des rapports sociaux de production ; il voit dans la lutte des classes le moteur même de l'histoire jusqu'à son achèvement dans le stade du communisme qui représente ce qu'on pourrait appeler la réconciliation de l'homme avec son essence aliénée par le mode de production capitaliste.

La position de Michel Serres n'a jamais varié sur ce point, son hostilité à la dialectique est constante. Au point de départ, il y a chez lui un pacifisme enraciné depuis les épreuves de la guerre et l'explosion d'Hiroshima. Quand il arrive à Ulm, il découvre avec effarement que les jeunes communistes qui entourent Althusser et Althusser lui-même sont d'une ignorance abyssale en matière de connaissances scientifiques – ce qui ne les empêche pas le moins du monde de s'aligner sur les aberrations soviétiques jdanoviennes qui opposent la science bourgeoise et la science prolétarienne.

« Non, la guerre n'est pas la mère de toutes choses. La bataille ne produit rien, sauf de nouvelles batailles, d'où sa fécondité nulle. Oui, la dialectique se fourvoie. Non pas erronée globalement, avec, de temps en temps, quelques réussites, par exception ou contre-exemple, mais toujours fausse, invariablement, mathématiquement fausse. Je demande qu'on montre une seule chose produite dans et par un conflit, une seule et me voici converti ; qu'on indique une invention induite par la polémique. Je donne mon bien et mon temps à quiconque en fera voir une seule réussite. Comme la bataille ne produit que la bataille, la dialectique se réduit au principe d'identité, à la répétition, à l'information nulle. » (*Les cinq sens* p. 74)

Autant dire que, dès le départ, Michel Serres se trouve fort isolé dans le champ philosophique. Et cette position est difficile à tenir, c'est évident. Mais jamais il ne se laissera embrigader. Jamais il n'acceptera de faire allégeance à une école philosophique quelle qu'elle soit.

Ainsi en est-il de sa relation avec la philosophie cartésienne. Il n'y a pire lieu commun que l'éloge du cartésianisme, de son esprit rigoureux, de sa méthode imparable. D'autant que, par un réflexe nationaliste assez risible, le français se proclame volontiers cartésien. Triomphe de la raison incarné par le *Discours de la méthode* qui culmine sur l'énumération d'un certain nombre de règles. La méthode, après être passée par l'épreuve du doute, nous conduit tout droit à la vérité. Et l'exemple pris par Descartes a la clarté de l'évidence : « *Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le point changer pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir ; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt.* » (*Discours de la méthode*, Troisième partie, p.142, Pléiade)

La raison marche au pas, dira Serres – et il y a dans cette formule un rejet des conséquences politiques qu'entraîne une telle militarisation, un tel enrégimentement de la pensée. Quant à lui, il préfère de beaucoup marcher au hasard dans la forêt, ce qui s'appelle proprement randonner, et il ne cessera de reprocher aux philosophes d'ignorer, de mépriser le monde réel.

« La méthode passe la forêt en tenant les arbres pour nuls ; elle traverse la grande mer. Ainsi l'agriculteur laboure pour tuer toute plante ou racine et solliciter pour la culture d'une seule une réaction du champ qui la fait régner sans partage ; il méprise pour sauvage l'homme des bois, connaisseur d'arbres et de lianes, lieu par lieu et temps par temps, pouvant se repérer dans la forêt sans chemin ni boussole, par repères si instruits qu'ils deviennent instinctifs. Sortir du bois sans rien voir équivaut à se délivrer de la sauvagerie. Ces deux rapports aux lieux et à l'espace marquent encore aujourd'hui la distance entre un homme de science et celui qu'on appelle, par mépris, littéraire ou poète, sauvage, distance entre le paysage et le panorama. » (*Les cinq sens*, p. 296)

Randonner, c'est tout au contraire de la méthode cartésienne, préférer les surprises des bifurcations ; c'est récuser la suprématie de la droite sur la gauche, du droitier sur le gaucher, fût-il boiteux. Serres a commencé ses travaux sous le patronage d'Hermès, lequel est le dieu messager, le dieu des carrefours et il est resté fidèle à ce symbole de la multiplicité et de la complexité des canaux par lesquels passe l'information. Serres s'est toujours voulu loin des sentiers battus, sur lesquels tant de générations ont pieusement piétiné ; il s'est toujours voulu hors de ces lieux communs que les philosophes savent dénoncer chez les autres sans prendre conscience de ceux qu'eux-mêmes hantent¹.

Revenons à Serres. Cela tient sans doute au sentiment d'étrangeté qu'il a ressenti dans son parcours personnel – exode – de la campagne à la ville, de la province à Paris, à la fois mathématicien et littéraire, ignorant les codes qui régissent les lieux qu'il a fréquentés – lorsqu'il soutient sa thèse, Canguilhem lui reproche non pas tant son propos anti-bachelardien, (un nouveau nouvel esprit scientifique, c'est ce que Michel Serres propose ; *Le Nouvel Esprit scientifique*, le livre le plus célèbre de Bachelard est ainsi relégué à l'arrière-plan, alors qu'il est encore la référence obligée dans les années 60/70) que le ton désinvolte qu'il adopte. Ça ne se fait, ça ne se dit pas comme ça, il faut y mettre des formes.

D'autres lui ont déjà reproché son accent du Sud-Ouest. Cela s'explique aussi par le désir très fort, ancré très tôt dans son esprit d'apporter quelque chose de nouveau dans un domaine philosophique qui lui paraît s'engluer dans la répétition.

J'ai utilisé le terme « désinvolte » - le mot me plaît – il vient, par l'espagnol, du latin « volvere » qui signifie faire rouler, dérouler (on retrouve ce verbe dans toute une série de termes dévolu, évoluer, révolution...). Au sens psychologique, le désinvolte est celui qui est dégagé dans ses manières, celui qui ne s'encombre pas de précautions ni du respect des règles communément admises dans une société donnée ; celui qui jouit donc d'une plus grande liberté, qui n'est pas engoncé dans un certain nombre de convenances. Le terme convient parfaitement à Michel Serres.

« Dessinons un parcours intéressant quittant son talweg (c'est la ligne de plus grande pente d'une vallée) optimal et se mettant à explorer un lieu : ne résout pas de façon prévisible, mais cherche ; semble vaguer ; non volontaire ou sûr de soi, mais exactement inquiet, hors de son équilibre et sans repos ; en quête, aux aguets, court l'étendue, sonde, prospecte, reconnaît, bat la campagne, sautille ça et là ; peu de choses échappent à son balayage ; qui suit ou invente ce parcours se met

¹ Petite remarque en passant : il y a dans la philosophie récente un auteur qui a beaucoup écrit sur ses promenades en forêt (*Chemins qui ne mènent nulle part*), c'est Heidegger, chemin des champs ou chemin des forêts, ils n'étaient en aucun cas un appel à l'innovation, à la création, à la joie de l'inattendu mais l'assurance de se trouver sur son sol natal, sur celui qui lui appartient en propre et qu'il veut protéger de toute incursion extérieure, dans une exaltation du sol, et du sang, typique de l'idéologie nazie.

en risque de tout perdre ou d'inventer ; s'il découvre, on dira de sa route qu'elle a quitté le talweg pour des attracteurs étranges. » (ibid. p.297)

Le risque de la pensée est là ; le risque de la création est là.

Voilà pourquoi au lieu de progression il faudrait parler de digression. C'est une des raisons pour lesquelles Michel Serres se sent si proche de Montaigne. Non seulement parce que l'un et l'autre sont gascons, mais parce qu'ils ont la même liberté à l'égard des conventions universitaires de leur époque respective. « *Il est anti-universitaire, dans le sens où l'université met en avant le mot abstrait, théorique. Les philosophes de langue française et dont je suis, je l'espère, n'écrivent pas « universitaire », mais « Montaigne »,* dit-il dans un entretien.

L'écriture de Montaigne se fait « par sauts et gambades ». Elle se plaît aux digressions. « *Son esprit, comme il le dit lui-même, crochète, furette dans le magasin des mots.* » Crocheter, c'est s'emparer comme par effraction de quelque chose qui est à l'abri d'un lieu clos, fureter, c'est fouiller partout pour s'approprier quelque chose qui ne nous appartient pas ou qui est caché. Et c'est Marc Porée qui dans un joli article parle de Michel Serres comme d'un furet. On est loin d'une écriture formatée qu'elle soit le latin de l'Ecole ou le sabir baragouiné, fait d'emprunts à l'allemand et au grec, par des philosophes, sabir dont Serres n'a de cesse de montrer la laideur.

Michel Serres n'est pas de ces philosophes qui avancent d'une façon linéaire à partir de leur intuition première. Il revient sur ses pas, il reprend un thème esquissé, il le complique, le déploie, semble l'avoir oublié mais il continue à cheminer en profondeur. Je suis souvent tenté de dire que l'oeuvre de Serres est musicale. Et qu'il faudrait avoir une parfaite maîtrise de l'ensemble de son travail pour en saisir les ressorts musicaux profonds.

« Si vous trouvez une méthode féconde, allez tout droit un moment. Vous concevez bientôt la classe des questions qu'elle résout. Arrêtez-vous, car vous courez à l'ennui : raideur, vieillesse et sottise rapides. (...) Jetez-vous à côté. Gardez la ou les méthodes reconnaissables en cas de maladie, misère, fatigue et repartez en randonnée. Explorez l'espace, mouche qui vole, cerf aux abois, promeneur toujours chassé du chemin usuel par les chiens de garde grondant autour des lieux confortables. Voyez votre propre électro-encéphalogramme qui sautille en tout sens et balaie la page. Errez comme une pensée, faites luire l'oeil par toutes directions, improvisez. De l'improvisation, la vue s'étonne. Considérez l'inquiétude comme une fortune, l'assurance comme pauvreté. Quittez l'équilibre, le creux du sentier, battez les haies d'où s'envolent les oiseaux. Parfaite expression populaire : débrouillez-vous. » (ibid. p.297)

Digressions, bifurcations, buissonnements, turbulences, foisonnement (le mot vient du latin fundere, fondre, fusio c'est l'écoulement, c'est l'action de se répandre et Michel Serres connaît trop Garonne pour croire qu'elle s'écoule directement de sa source lointaine jusqu'à l'Océan, elle a ses tourbillons, ses ralentissements, ses crues, ses bras morts et ses mascarets qui vont à contre-courant) nous voilà loin d'une démarche rectiligne, loin d'une progression. Mais du progrès, direz-vous ? Eh bien nous en sommes loin aussi. S'il s'agit de l'histoire, s'il y avait progrès au sens courant d'une amélioration constante et régulière de choses, cela se saurait. Et nous sommes loin du compte.

Pourtant, dans les sciences, on ne peut nier que les connaissances progressent et que, grâce à elles, des progrès ont été réalisés – par exemple, Serres ne cesse de revenir sur ce point, nous avons gagné, grâce aux progrès de la médecine quelques années supplémentaires. On se jurait fidélité, jadis pour une petite dizaine d'années, maintenant il faut tenir le coup cinq ou six fois plus – ça change les données du problème ! Il serait vain de nier que des progrès techniques ont simplifié les charges qui pesaient jadis exclusivement sur les femmes. Serres se moque de ces vieux ronchons qui passent leur temps à regretter le passé, à parler de décadence etc. ; et il rappelle à juste titre quelles étaient les conditions de vie d'une grande partie de la population – à la campagne, en particulier. Il y a donc des avancées incontestables. Mais elles sont, pour la plupart, des retombées techniques des découvertes scientifiques et l'on sait bien que, de ces découvertes, on tire des ins-

truments de destruction massive de l'espèce humaine et des autres espèces, des formes d'esclavage et d'aliénation dont nos ancêtres n'avaient pas l'idée.

On ne trouve pas chez Serres une condamnation radicale de la technique comme chez Ellul. Il se méfie, comme de la peste, des généralisations hâtives. En revanche, la vision de l'histoire des sciences qui est la sienne s'éloigne malgré tout d'une vision purement « progressiste » de leur avancée. L'histoire des sciences n'est pas sans histoire, si j'ose cette formule. Il y a des bonds en avant suivis de périodes de stagnation, des retours en arrière, des aveuglements, des oublis, des conflits d'intérêts et cette expérience traumatisante par excellence qu'est Hiroshima. Traumatisant parce que les sciences qui avaient pendant si longtemps été justement un vecteur de progrès apparaissent comme un vecteur de mort et des scientifiques n'ont pas hésité à mettre au service d'une politique leurs savoirs. S'il est possible de voir, après coup, dans une rétrospection, que les connaissances qui nous ont précédés semblent converger vers notre savoir actuel, rien ne nous permet de dire, de prédire quel sera leur avenir.

Les philosophies de l'histoire ont toujours supposé une continuité du temps, un déroulement finalement continu de l'origine à la fin. Serres a une vision tout à fait différente du temps. Une vision que l'on pourrait dire feuilletée du temps, il y a autant de couches temporelles qu'il y a de réalités étudiées – autant de ruptures et de reprises qui sont en définitive parfaitement imprévisibles parce qu'aléatoires.

Le Grand Récit que Serres s'est cru autorisé à faire parce que les différentes sciences étaient parvenues, et c'était une première, à dater précisément l'âge de leur objet d'étude ne règle pas le problème de l'humanité elle-même, dont il est impossible de savoir si elle avance vers un mieux-être, vers un mieux-faire. On peut le croire, par instant, et c'est l'expérience d'une Europe qui après des siècles de guerre traverse une période de paix inédite. Mais ailleurs ? À nos portes ? Et même chez nous ?

J'ai dit dès le départ que Michel Serres n'avait pas construit de philosophie de l'histoire et pourtant il donne à son livre *Darwin* (« celui qui nous raconta faune et flore »), *Bonaparte* (« parmi les cadavres sur le champ de bataille, prononça « une nuit de Paris réparera cela ») et *le Samaritain* (quant à lui « il ne cesse de se pencher sur la détresse du blessé »), il donne à ce livre le sous-titre *Une philosophie de l'histoire*. Ces trois personnages qui scandent trois âges de l'histoire dessinent-ils vraiment une philosophie de l'histoire ? Je n'en crois rien. En tout cas, rien à voir avec ces philosophies rouleau compresseur des singularités qui se déroulent de son origine à sa fin – Hegel, Marx -. Les circonstances, nous ne le savons que trop, font varier notre cheminement et chaque action est singulière et irréductible. Le rapport de cause à effet est réitérable, les mêmes causes produisant les mêmes effets, mais cela n'est possible qu'en ignorant les circonstances qui compliquent tout. L'histoire officielle n'est qu'un choix arbitraire.

Cette philosophie est une utopie – il peut bien y avoir de temps à autre un progrès, et l'on peut s'étonner de voir Serres parler de progrès « moral » - mais il n'a pas tort, en vérité, à propos, par exemple, de l'abolition de la peine de mort, fût-elle limitée à quelques pays. On peut, ici ou là, en percevoir la lumière, la fulgurance. Mais c'est une manière de sortir du flux, des fluctuations multiples dans lesquelles nous sommes pris et, par ce que Serres appelle un court-circuit, d'accéder à une autre réalité – son nom est Amour.

Je remarque que, dans le titre du livre auquel je fais allusion, *Darwin* et *Bonaparte* sont sujets de verbe au passé, alors que *le Samaritain* est sujet d'un verbe au présent – ce qui paraît vouloir dire que ce n'est justement pas un personnage historique mais transhistorique.

Dans les dernières années de sa vie, Michel Serres a dit souvent l'importance qu'avait eue pour lui la découverte de Joachim de Flore, ce moine calabrais du XI^{ème} siècle, dont on s'accorde, avec les travaux du Père de Lubac, à reconnaître qu'il est l'ancêtre du messianisme dont les déclinaisons laïques ont dominé au XIX^{ème} siècle. Joachim de Flore développe une théologie trinitaire : trois âges, celui du Père, celui du Fils et celui de l'Esprit. Je ne vais pas entrer dans le détail de sa théorie : l'âge du Père, c'est celui de l'obéissance à la loi, de la crainte, des vieillards ; l'âge du Fils, celui de l'obéissance filiale, de la foi, des jeunes gens ; l'âge de l'Esprit, celui de la liberté, de la charité, des enfants. Le passage de l'un à l'autre de ces Etats s'effectue dans une grande confusion, persécutions, guerres, bouleversements multiples. L'âge de l'Esprit qui sera

celui de la grande réconciliation n'est pas encore advenu, d'où l'espérance de l'humanité, dont on comprend bien qu'elle peut être d'ordre spirituel ou d'ordre laïque.

Mais, cette conception trinitaire du monde n'est pas déterministe, elle n'a, si je comprends bien, aucune nécessité – l'âge de l'Esprit est une utopie, une uchronie. La réalité est dans le désordre grandissant des relations humaines. On n'y échappe que dans le court-circuit qui nous arrache à l'horizontalité et nous permet d'accéder à la Lumière.

Michel Serres, dans *Relire le relié*, évoque : « les pèlerinages de saint Jean de la Croix traversant la nuit obscure avant de découvrir l'extase mystique au sommet du mont Carmel ; celui de saint François d'Assise qui passe par la nudité misérable pour recevoir la joie parfaite. Même transfert entre la brûlure et la lumière : de même racine grecque latine, divin et lumineux vont de pair. Je me demande même parfois si la marche de l'histoire telle que Hegel et Marx l'exposent et qui reproduit celle de Joachim de Flore, passant par les mille épreuves du négatif par la lutte des classes ou par une dialectique qui mime la dynamique en la faussant pour aboutir au règne de l'esprit ou à la société sans classes, ne reproduit pas encore le même schéma, comme une montée du calvaire et ses chutes, vers une résurrection.... »

PS : Je me demande évidemment ce que cette hypothèse implique pour le christianisme et ce qui est au cœur de son message – l'incarnation, l'irruption de la divinité dans notre humanité, donc dans l'histoire. Je ne sais pas si cela a un sens, mais je dirais que la vie du Christ s'inscrit bien dans le temps mais comme une fulgurance, comme une lumière qui traverse les ténèbres mais que les ténèbres n'ont pas reconnue. Après quoi, il y a l'histoire de l'Eglise. Et l'on accède ou pas, je veux dire, des individus accèdent à cette lumière, à cette fulgurance – on les appelle des mystiques.